Journal de La Haye.

LA HAYE, *le 19 avril.*

Le *Staats-Courant* de ce soir contient les lignes suivantes :

» S. M. le roi par suite des nouvelles inquiétantes reçues de Berlin, au sujet de l'état de S. M. le roi Guillaume-Frédéric, comte de Nassau, a donné ordre aux chefs des deux départemens pour les affaires des cultes, d'inviter les ministres des diverses communions à se ressouvenir dans leurs prières particulières et publiques de ce triste événement. »

— Le *Amsterdamsche Courant* nous apporte aujourd'hui, en date du 18, quelques nouveaux détails sur le séjour de LL. MM. dans la capitale.

Le roi, comme on l'avait annoncé, est parti la veille au soir. S. M. la reine ainsi que LL. AA. RR. les deux princes et la princesse Sophie des Pays-Bas ont quitté Amsterdam le 18 dans la matinée.

Nous avons dit également hier que LL. MM. et LL. AA. RR. avaient visité, dimanche vers une heure, le local de la Société *Ars Artis Magistra;* voici des détails à ce sujet :

Après que Leurs Majestés eurent parcouru les galeries des reptiles et des amphibies, elles traversèrent le nouveau terrain et furent passées sur l'autre rive dans deux chaloupes élégamment décorées. LL. MM. et LL. AA. RR. ont visité l'établissement dans toutes ses parties et ont daigné en témoigner leur vive satisfaction aux membres de la direction. Tous les membres, accompagnés de leurs dames, se trouvaient dans le jardin pour rendre hommage à Leurs Majestés qui sont restées pendant deux heures à l'établissement zoologique

Ensuite, LL. MM. se sont rendues au jardin botanique au *Plantage* où elles ont été reçues par MM. les échevins de la ville, la commission directrice de ce jardin et par le professeur de botanique M. W. H. de Vriese, auxquels elles ont adressé les témoignages les plus flatteurs.

— La même feuille nous apprend que M. A. van der Hoop, banquier, membre de la première Chambre des Etats-Généraux a été décoré par S. M. l'empereur de Russie de l'ordre de Ste.-

Nous apprenons avec plaisir que le Roi, qui ne laisse échapper aucune occasion pour témoigner combien il apprécie les grands talens en tout genre, vient de faire remettre au célèbre artiste Henri Vieuxtemps une magnifique bague en brillans avec le chiffre de S. M.

— Nous voyons dans le *Handelsblad* que M. H. G. Nahuys, général-major et ancien conseiller des Indes-Néerlandaises a eu l'honneur d'offrir hommage d'un exemplaire de ses intéressans ouvrages sur nos possessions aux Indes-Orientales, à S. M. le roi de Prusse pendant son séjour dans cette residence. Aujourd'hui, Sadite Majesté a fait parvenir la grande médaille d'or de son inauguration à M. Nahuys en lui témoignant sa satisfaction par une lettre autographe des plus flatteuses.

— Avant-hier, a eu lieu à Tilbourg le sacre de Mgr. Zwysen, évêque *in partibus* de Gerra. Leurs grandeurs les évêques de Ruremum; d'Hirène, de Chersonèse, d'Emmaus et de Dardanie, accompagnés d'un clergé nombreux ont assisté à cette imposante cérémonie qui a été entourée d'une grande solennité, en présence des diverses autorités.

L'église et ses abords étaient encombrés d'une affluence de fidèles et de population tant de l'endroit que des environs qui ont fait éclater leur allégresse sur le passage du cortége, en un mot, le sacre du nouvel évêque a été un véritable jour de fête pour tous les habitans de Tilbourg.

M. Fastrée dont l'inhumation a eu lieu hier, a été pendant douze années professeur au Conservatoire de Musique. C'était un homme de talent et d'un caractère des plus honorables. Il laisse plusieurs enfans que la mort lui a ravis presque subitement jette tout d'un coup dans la plus triste des positions. Plusieurs de nos artistes ont spontanément résolu de donner samedi prochain un concert au bénéfice des jeunes filles de M. Fastrée. Nous en publierons demain le programme et nous nous permettons de faire à cette occasion un appel à la bienfaisance de nos compatriotes, en faveur d'une famille honorable et digne de leur sollicitude.

Nous avons parlé dans notre numéro du 8 de ce mois, de la coalition des nègres dans la Guyane anglaise pour empêcher le travail sur le pied des nouveaux salaires arrêtés par les planteurs et nous avons dit la version du *Guyana Times*, du 10 janvier dernier, qui en attribue la faute à l'émancipation des esclaves. Une autre feuille de cette colonie anglaise, la *Gazette and general Adviser*, confirme le fait, mais l'attribue entièrement à la conduite impolitique des planteurs eux-mêmes. Ceux-ci ont été forcés de diminuer le salaire, mais ils s'y sont mal pris. Ils se sont coalisés ostensiblement à cet effet et ils ont ainsi donné un dangereux exemple aux ouvriers; puis, au lieu de se borner à une simple réduction de journées d'ouvriers, il ont pris des réglemens d'une autre nature qui ont fait une mauvaise impression sans leur procurer un avantage marquant; enfin, au lieu de tâcher de convaincre leurs ouvriers par la douceur et par la persuasion, ils en ont appelé à des mesures sévères dont quelques-unes ont même été improuvées par le gouvernement colonial. Ce sont là trois grandes fautes dont les planteurs subissent tous les jours davantage les conséquences et, malheureusement, ils ne peuvent s'en prendre qu'a leur propre imprudence.

— On lit dans un journal français :

Des pêcheurs de St.-Sauveur ont trouvé à la dernière marée, dans les guideaux tendus sur le banc, parmi un assez grand nombre d'autres poissons qui semblaient lui faire cortége, ou que la curiosité avait attirés, un poisson extraordinaire, dont la tête d'un aspect agréable, tient quelque peu de celle du lion, avec laquelle des poils nombreux et raides lui donnent une sorte de ressemblance. De ce qu'on pourrait appeler les épaules, sortent des nageoires articulées et nombreuses, qui ont une grande analogie avec celles du dingouin ou manchot, lequel, comme on sait, ne se trouve que sur les îles voisines du pôle antarctique. L'autre extrémité du corps se termine par une longue queue palmée, destinée sans doute, à diriger les mouvemens de l'animal. Tout le corps est argenté et jette au soleil de magnifiques reflets comme la dorade, habitante des mers tropicales. Cet ichtyos, que l'on a pu conserver encore vivant, va être envoyé à Paris.

Document historique.

Il se prépare à Paris, sous le titre d'*Exposition royaliste*, une publication qui contiendra un résumé d'un grand travail diplomatique fait au ministère des affaires étrangères avant la révolution de 1830. Un journal français reproduit aujourd'hui, comme extrait de ce travail, la dépêche suivante, remarquable sous plus d'un rapport. Nous engagerons nos lecteurs qui possèdent le *Port-folio* publié il y a peu d'années, à relire, à cette occasion, une des dépêches du comte Pozzo di Borgo à l'empereur de Russie, qui fait évidemment allusion aux projets énoncés dans la lettre au duc de Mortemart que voici :

Paris, 19 septembre 1828.

Monsieur le Duc, le roi ne s'est pas dissimulé que des circonstances indépendantes de la volonté de l'empereur, peuvent mettre obstacle à l'accomplissement des vues *modérées* de ce prince. Telles seraient : l'obstination aveugle du Sultan à se refuser à tout arrangement raisonnable; une insurrection à Constantinople; la prise de cette capitale par les Russes. C'est dans la prévision de semblables événemens que Sa Majesté a désiré que vous fussiez instruit de ses intensions.

» L'Empire Turc une fois détruit en Europe, il ne peut entrer dans la pensée d'aucun cabinet de le rétablir; un état de choses tel que celui qui existe en Turquie, a bien pu se conserver jusqu'à présent par la force des traditions et des habitudes; mais s'il venait à être brisé par la conquête, il ne serait plus possible d'en réunir les élémens dispersés. On sait quelles sont les dispositions de la population de la Turquie d'Europe, sa résistance aux innovations introduites par le Sultan, les passions qui l'agitent, la différence de langue, de religion, d'intérêts, qui la divisent; on en voit déjà une partie combattre les armes à la main contre la Porte, d'autres n'obéissent plus qu'à prix d'argent; d'autres sont assurés d'une indépendance presque complète; comment une telle population, laissée à elle-même, se formerait-elle en un état régulier? comment, une fois ce joug brisé, des sujets quatre fois plus nombreux que leurs maîtres, se mettraient-ils sous une domination dont une guerre malheureuse aurait détruit le prestige? Comment avec de tels élémens l'Empire Turc reprendrait-il, en Europe, la consistance qui doit y avoir pour que l'équilibre entre les différens états ne se trouvât pas entièrement rompu?

» La dissolution de l'Empire Ottoman amènerait la nécessité d'un autre ordre de choses; il faudrait, ou que la Russie en gardât les débris comme sa conquête, ou que toutes les puissances s'accordassent pour y former un nouvel état chrétien. Le premier de ces partis est évidemment inadmissible; la Russie ne peut songer à s'approprier Constantinople sans s'attirer une guerre avec presque toutes les puissances européennes, et elle considérera d'ailleurs que cette acquisition, si éloignée du centre de sa puissance, aurait l'inconvénient d'inquiéter les autres états sans avoir l'avantage d'ajouter véritablement à sa force.

» Ce fait étant écarté, il ne reste plus que la position d'un état chrétien concerté entre ces puissances, et avec des dispositions propres à calmer les inquiétudes et à satisfaire aux intérêts et aux prétentions des diverses cours. Dans cette attente, la Russie doit avoir évidemment l'initiative, et la France est, de tous les alliés de cette puissance, celui auquel elle peut s'adresser avec le plus de confiance pour lui faire part de ses vues, les intérêts des cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg étant, pour ainsi dire, identiques dans la question actuelle.

» Dans une réorganisation combinée par suite du démembrement de l'Empire Ottoman, la France désire avoir, pour sa part, les provinces belges, telles que la Hollande les possède, jusqu'à la ligne de la Meuse et du Rhin, et recouvrer en Alsace la ligne de frontières qu'on lui a ôtée en 1815. La Russie ne peut qu'être

FEUILLETON.

LA MAISON DES FOUS DE PALERME.

I.

La *Casa Dei Matti* jouit non-seulement d'une immense réputation en Sicile et en Italie, mais encore par tout le reste de l'Europe. Un seigneur anglais, qui avait visité plusieurs établissemens de ce genre, révolté de la manière dont les malheureux malades y étaient traités, résolut de consacrer ses jours, sa fortune et sa vie à la guérison des aliénés. Beaucoup de personnes prétendirent que le baron Pisani était aussi fou que les autres; mais cette folie à lui était au moins une folie sublime.

Le baron Pisani était Russe; il avait une magnifique *villa*, il était âgé de trente-cinq ans à peine; il fit le sacrifice de sa jeunesse, de son palais, de sa fortune. Sa vie devint celle d'un garde-malade, son palais fut changé contre un appartement de quatre ou cinq chambres; et, de toute sa fortune, il ne se reserva que six mille livres de rente.

Ce fut lui-même qui voulut bien se charger de nous faire les honneurs de son établissement; il avait choisi pour cette visite le dimanche, qui est un jour de fête pour les administrés. Nous nous arrêtâmes devant une porte de fort belle apparence, qui n'avait que ceci de particulier, que toutes les fenêtres en étaient grillées; mais encore fallait-il être prévenu pour s'en apercevoir; ces grillages, travaillés et peints, représentaient, tantôt des ceps de vignes chargés de raisins; les autres des convolvulus, avec leurs feuilles et aux clochettes bleues, tout cela dans des fleurs et des fruits naturels, qu'au toucher seulement on pouvait distinguer des fleurs et des fruits peints.

La porte nous fut ouverte par un concierge en habit ordinaire; seulement, au lieu de l'attirail obligé d'un gardien de fous, armé ordinairement d'un bâton et orné d'un trousseau de clefs, il avait un bouquet au boutonnière et une canne à la main. En entrant, le baron Pisani lui demanda comment les choses allaient? Il répondit que tout allait bien.

La première personne que nous rencontrâmes dans le corridor fut une espèce de commissionnaire qui portait une charge de bois: en apercevant le baron, il vint à lui, et posant sa charge de bois à terre, il lui prit en baisa la main qu'il baisa. Le baron lui demanda pourquoi il n'était pas au jardin à s'amuser avec les autres; il lui répondit que comme il pensait qu'il n'avait pas de temps à perdre pour descendre du grenier à la cave. Le baron l'encouragea dans cette bonne disposition, et le commissionnaire reprit ses fagots et continua sa route.

C'était un des propriétaires les plus riches de Castelvelerano, qui, n'ayant jamais su s'occuper, était tombé dans une espèce de *spleen* qui l'avait conduit tout droit à la folie. On l'avait alors amené au baron Pisani, qui l'ayant pris à part, lui avait expliqué qu'il avait été changé en nourrice, et que cette substitution ayant été reconnue il serait désormais obligé de travailler pour vivre; le fou n'en avait pas tenu compte et s'était croisé les deux bras, attendant que ses domestiques lui vinssent, comme d'habitude, apporter son dîner. Mais à l'heure accoutumée, les domestiques n'étaient pas venus, la faim avait commencé de se faire sentir; néanmoins, le Castelveleranois avait tenu bon, et avait passé la nuit à appeler, à crier, à frapper le long des murs et à réclamer son dîner. Tout avait été inutile, les murs avaient fait les sourds, et le prisonnier était resté à jeun.

Le matin, le gardien était entré vers les neuf heures, et le fou avait réclamé impérieusement son déjeûner. Le gardien lui avait alors tranquillement demandé un ou deux écus pour aller l'acheter à la ville. L'affamé avait fouillé dans ses poches, et n'y ayant rien trouvé, il avait demandé du crédit, ce à quoi le gardien avait répondu que le crédit était bon pour les grands seigneurs, mais qu'on ne faisait pas crédit à de la canaille comme lui. Alors le pauvre diable avait réfléchi profondément et avait fini par demander au gardien ce qu'il fallait qu'il fît pour se procurer de l'argent. Le gardien lui dit que s'il voulait l'aider à porter au grenier le bois qui était à la cave, à la douzième brassée, il lui donnerait deux grains; qu'avec deux grains il aurait un pain de deux livres, et qu'avec ce pain de deux livres il apaiserait son appétit. Cette condition avait paru fort dure à l'ex-aristocrate. Mais enfin, comme il lui paraissait plus dur encore de ne pas déjeûner après s'être passé de dîner la veille, il avait suivi le gardien, était descendu avec lui à la cave, avait porté ses douze brassées de bois au grenier, avait reçu ses deux grains et en avait acheté un pain de deux livres qu'il avait dévoré.

A partir de ce moment, la chose avait été toute seule. Le fou s'était remis à porter son bois pour gagner son dîner, comme il en avait porté trente-six brassées au lieu de douze le dîner avait été trois fois meilleur que le déjeûner; il avait pris goût à cette amélioration, et, le lendemain, après avoir passé une nuit parfaitement tranquille, il s'était mis à faire la chose de lui-même.

Depuis ce temps on ne pouvait plus l'arracher à cet exercice, qu'il continuait de prendre, comme on l'a vu, même les dimanches et les jours de fête; seulement, quand tout le bois était monté de la cave au grenier, il le redescendait du grenier à la cave, *et vice versâ*.

Il y avait un an qu'il faisait ce métier. Le côté splénétique de la folie avait complètement disparu; il était redevenu sinon gras du moins fort, car sa santé physique était parfaitement rétablie; grâce au travail assidu qu'il faisait. Dans quelques jours le baron se proposait d'attaquer la partie morale, en lui disant qu'on était à la recherche de papiers qui pourraient bien prouver que l'accusation de substitution dont il était victime était fausse; mais si bien guéri que son pensionnaire dût jamais l'être, le baron Pisani nous assura qu'il ne le laisserait sortir que sous la promesse formelle que quelque part qu'il fût, il monterait tous les jours de la cave au grenier, ou descendrait tous les jours du grenier à la cave, douze charges de bois, pas une de plus, pas une de moins.

Comme tous les fous étaient dans le jardin, à l'exception de trois ou quatre qu'on n'osait laisser communiquer avec les autres, parce qu'ils étaient atteints de folie furieuse, le baron nous conduisit d'abord dans l'établissement, avant de nous montrer ceux qui étaient en liberté. Il nous dit que chaque malade avait une cellule, ouverte du côté du corridor, et grillée du côté qui prenait jour sur le jardin. Il nous fit voir la cellule de la folie sombre, celle de la folie triste, celle de la folie douce et gaie, et celle du baron Pisani espérait le guérir, en lui faisant lire un jour sur une gazette, que son père venait d'être détrôné, et avait renoncé à la couronne pour lui et sa postérité. L'autre, dont la folie était de se croire mort, avait un lit en forme de bière, dont il ne sortait que drapé en fantôme; sa chambre était tendue de crêpe noir avec des larmes d'argent; nous demandâmes au baron comment il comptait guérir celui-là. — Rien de plus facile nous répondit-il, j'avancerai le jugement dernier de trois ou quatre mille ans, une nuit, je le réveillerai au son de la trompette, et je ferai entrer un ange qui lui ordonnera de se lever de la part de Dieu.

Celui-là était depuis trois ans dans la maison, et comme il allait de mieux en mieux, il n'avait plus que cinq ou six mois à attendre la résurrection éternelle.

En sortant de cette chambre, nous entendîmes de véritables rugissemens sortir d'une chambre voisine; le baron nous demanda alors si nous voulions voir de quelle façon il traitait ses fous furieux. Sur la réponse affirmative que nous étions à ses ordres, pourvu que nous fussions bien sûrs que nous en tirerions avec nos yeux, il se mit à rire, prit la clef du gardien, et ouvrit la porte.

Cette porte donnait dans une chambre entourée de tous côtés, et dans laquelle il n'y avait que de la paille et point de meubles. Dans cette chambre se débattait un furieux. Cette absence de clôture, n'était au reste qu'une mesure de précaution, l'exposition de la chambre étant au midi, et la chaleur de la Sicile étant constamment tempérée.

Dans un coin de cette chambre il y avait un lit, et sur ce lit un homme vêtu d'une camisole de force qui lui serrait les bras autour du corps et lui liait les reins à la couchette. Un quart d'heure avant, il avait eu un accès terrible, et les gardiens avaient été obligés de recourir à cette mesure répressive, fort rare, au reste, dans cet établissement. Cet homme pouvait avoir de trente à trente-cinq ans; il avait dû être extrêmement beau,

intéressés à ce que nous fassions une acquisition qui nous donnera de nouveaux moyens de résister à l'ascendant d'une prépondérance voisine, qui ne lui est pas moins à charge qu'à nous-mêmes.

»Je dois ajouter un mot sur la part qui est attribuée à la France dans la supposition d'un partage; il se pourrait qu'elle parût considérable au cabinet de St.-Pétersbourg; si vous observiez, monsieur, qu'elle produisit cette impression, vous pourriez faire valoir les titres que nous avons à être traités avec quelque faveur.

»Vous rappellerez les sacrifices que nous avons faits dans l'affaire de Grèce, notre expédition de Morée, les subsides et les secours de tous genres que nous avons donnés aux Grecs. Lorsqu'un arrangement définitif termine les affaires d'Orient, il est juste que les deux puissances qui ont fait les plus grands sacrifices pour l'obtenir, s'y trouvent plus avantageusement traitées que les autres. Vous ferez aussi observer, qu'étant les seuls qui n'ayons reçu aucune augmentation de territoire en 1815, nous nous trouvons dans une situation comparativement très-inférieure à ce que nous étions avant la révolution; vous ajouterez enfin que la France et la Russie sont placées de manière que tous les avantages politiques que nous pouvons recevoir se trouvent devenir utiles à la Russie et ont pour effet d'augmenter la force fédérative en Europe. Dans aucun cas, la France ne pourrait souffrir que l'Angleterre, la Prusse ou l'Autriche s'agrandissent si elle-même n'augmentait sa puissance territoriale; sans cela, elle regarderait comme entièrement rompu l'équilibre politique déjà tellement affaibli à son désavantage au Congrès de Vienne. Ce serait la faire descendre du rang que non seulement la dignité du trône et l'honneur national, mais l'intérêt même de sa conservation lui commandent de maintenir. Sa Majesté ne veut d'aucune augmentation de territoire du côté de l'Italie; ce ne pourrait être qu'aux dépens du roi de Sardaigne, son beau-frère, et ce serait seulement nous faire acheter une guerre contre l'Autriche. Ce ne sont pas, monsieur, des vues d'ambition qui dirigent la politique du roi, Sa Majesté ne recherche dans les acquisitions sur lesquelles elle a jeté les yeux, qu'un simple intérêt de préservation; elle ne fait que satisfaire à la nécessité et au devoir qui lui est imposé de pourvoir, autant que les circonstances le lui permettent, à la sûreté de son peuple, de sa capitale, de son trône. Lorsque la guerre se faisait par de lentes combinaisons, et que la rigueur des saisons en suspendait chaque année la poursuite, le roi pouvait voir sans inquiétudes entre les mains d'une puissance étrangère, une province telle que la Belgique, aussi rapprochée de sa capitale, mais qui était alors ouverte, sans défense, séparée par de longs intervalles du centre de l'empire dont elle dépendait. Aujourd'hui tout est changé; la guerre se fait par des invasions subites et impétueuses dirigées contre les capitales; à la place d'une province détachée de l'Autriche se trouve un royaume compacte, guerrier, défendu par tous les travaux de l'art militaire. La Belgique, l'Allemagne, le Piémont se sont couverts de forteresses qui augmentent la confiance d'une armée envahissante en lui offrant des refuges en cas de revers; une armée prussienne, campée à soixante-dix lieues de Paris; une armée belge qui peut en quelques instans devenir une armée anglaise et être soutenue de toutes les forces de la Grande-Bretagne n'en est qu'à soixante lieues.

»Dans cet état de choses, le roi ne saurait penser à des conquêtes éloignées, Sa Majesté ne peut vouloir et ne veut que sortir de la situation très-défavorable où le Congrès de Vienne nous a placés.

»Ce sont des considérations que vous aurez à faire valoir auprès de l'empereur; vous pourrez d'ailleurs faire connaître à ce prince que le désavantage même de notre position a fait plus vivement sentir la nécessité de nous ménager des moyens de défense; le roi aura avant trois mois, s'il est nécessaire, une armée de deux cent mille hommes disponible pour faire valoir ses droits ou garantir l'exécution des arrangemens garantis par lui.»

Pavage en Bois.

Nous reproduisons ci-dessous des observations fort intéressantes sur ce nouveau système de pavage:

«Un essai du pavage stéréotomique en bois debout chevillé selon le système de M. le comte de Lisle, a été tenté rue Neuve-des-Petits-Champs, sur une surface de 5 à 600 mètres. Lors des travaux d'établissemens, nous avons été recueillir les impressions diverses ressenties par le public. Beaucoup de remarques critiques ont été faites sur les lieux. Comment, disait-on, quelle idée de remplacer le grès par le bois; un corps essentiellement dur par un corps bien plus susceptible de détérioration! N'a-t-on pas l'expérience des ponts, dont les madriers ne tardent pas à être déchiquetés par le piétinement des chevaux? Veut-on d'ailleurs augmenter encore les rumeurs déjà trop fréquentes dans les quartiers populeux de la capitale? Nous ne hésitons pas s'il faut rapporter tout ce qui a été dit à l'occasion de ce nouveau pavage, on sait que les Parisiens aiment surtout à s'arrêter pour tout voir et tout commenter.

L'essai du nouveau pavage remonte à six mois et a traversé la saison la plus difficile; il a reçu beaucoup d'eau, il a subi les inconvéniens de la gelée et du dégel, et cependant un seul bloc a-t-il été déplacé ou bien a-t-il souffert par le pied des milliers de chevaux qui ont passé? Non, et la chaussée est toujours en bon état. Que doit-on en conclure, sinon qu'il ne faut pas se hâter de porter un jugement et de dénigrer à l'avance toute tentative d'amélioration. Et empressons-nous de le dire, on a importé en France une invention bonne et utile.

En notre sens, le système de M. le comte de Lisle, se présente avec des conditions de durée et d'avenir.

Nous voudrions toutefois lui voir courir les chances d'une nouvelle épreuve qui serait déterminante et qui dissiperait toutes les craintes. On se appelle que la chaussée de la rue St.-Martin, en face de l'église St.-Nicolas, a été couverte d'asphalte sur une longueur à-peu près égale à celle du pavé en bois de la rue Neuve des Petits-Champs. Le passage dans ce quartier est non-seulement continuel, mais il est alimenté par des voitures lourdes et très-chargées, et si le système de M. le comte de Lisle était de nature à résister à ce nouvel essai, tous les doutes disparaîtraient. L'objection la plus sérieuse faite à l'occasion du pavé en bois était la crainte d'événemens malheureux. Nous avons voulu nous éclairer sur les lieux mêmes; à cet effet, plusieurs habitans du quartier ont été interpellés, et ils nous ont donné l'assurance la plus formelle que les accidens n'avaient pas été plus nombreux que précédemment, et nous avons été tout-à-fait rassuré en réfléchissant que l'absence du bruit du roulement permettait à la voix des cochers d'arriver forte et sonore à l'oreille des piétons. Tout le monde a paru satisfait de l'essai qui nous occupe; et il n'y a qu'une voix sur les avantages de cette nouvelle chaussée, exempte de bruit, de boue et de poussière.

Au surplus, quoi qu'il advienne de la nouvelle expérience dont nous avons parlé, il n'en restera pas moins démontré que de nombreuses applications peuvent avoir lieu avec avantage et sans crainte pour l'avenir. On peut dès à présent et avec succès utiliser ce pavage aux trottoirs, aux ponts, aux cours intérieures surtout, et l'on doit désirer que l'administration de la voirie profite de cette découverte pour changer promptement le pavé de la cour du Louvre à celui de la place du Carrousel.»

Extérieur.

AMERIQUE.

On a reçu à Londres des nouvelles de Montévidéo et de Buénos-Ayres jusqu'au 10 janvier. Un nouvel engagement avait eu lieu entre les flottes des parties belligérantes. Le bâtiment de l'amiral Brown, était retourné à Buénos-Ayres, ayant le corps endommagé. Le commodore Coe était arrivé à Montévidéo, où l'on était mécontent de ce qu'il n'avait pas réussi à s'emparer de Brown. On parlait d'une cour martiale. Le Message annuel du pouvoir exécutif à la législature, avait été publié. On y annonce le désir de cultiver des relations de paix avec les nations étrangères. Le général Rosas refuse la médiation de l'Angleterre et de la France par rapport aux différends de son gouvernement avec la Banda-Orientale. Le général Rosas termine le Message en annonçant qu'il résigne définitivement ses fonctions de président.

TURQUIE.

On mande des frontières de Turquie, le 15 avril:

«Les nouvelles de Monténégro annoncent que le Vladika est furieux des mesures prises dernièrement par le Visir d'Herzegowine, contre Grahovo, et que, aussitôt qu'il en a eu avis, il a pris la résolution de défendre le territoire de Grahovo. Dans ce but il veut faire fortifier la ville et y mettre une nombreuse garnison de Monténégrins, afin de pouvoir repousser énergiquement toute espèce d'attaques.

»Il se manifeste de nouveau sur les frontières d'Autriche des traces de mécontentement du réglement des frontières, qui paraît ne satisfaire, ni les Dalmates, ni les Monténégrins.»

Les Maronites, l'une des quatre peuplades bien distinctes qui sont répartis dans le Haut et le Bas-Liban, tirent leur origine d'un pieux solitaire, nommé Maron. Ce Maron eut des disciples qui fondèrent en Syrie plusieurs couvens, autour desquels, à l'époque de l'hérésie de Mousthelites, vinrent se réfugier tous les Chrétiens demeurés orthodoxes. Ce fut là le noyau de la nation. Leur pays s'étend des gorges et des pentes les plus voisins de Beyruth jusqu'à Tripoli de Syrie. Le district de Kesronau, situé entre le Nahir-el-Kebir et le Nahir-el-Kelb, est celui où ils jouissent plus particulièrement de leurs immunités et privilèges. Leur caractère entreprenant, leur industrie ont couvert les plateaux les plus rapprochés des neiges éternelles d'une couche de terre végétale, croissent des forêts de châtaigniers, de mûriers, de pins, de figuiers, d'oliviers, où la vigne même dore ses fruits délicieux, et où l'on récolte abondamment le blé et le maïs. Des cascades limpides jaillissent à des hauteurs dans les vallées, qu'elles arrosent ensuite comme des fleuves. Sur les déclivités de la montagne sont groupés des villages en pierre blanche, au centre desquels s'élève toujours le palais du Scheik. Les populations qui se pressent dans ces différentes bourgades, suspendues d'étage en étage sur le même plan vertical, jouissent généralement de beaucoup d'aisance et de bien-être. Leur principale richesse est la soie: aussi l'impôt foncier, appelé *Miri*, a-t-il pour base le nombre plus ou moins considérable de mûriers que possède chaque famille. Les Emirs exigent de l'Emir un tribu annuel de deux *Miris*, et lui-même en perçoit plusieurs pour les besoins de son administration et l'entretien de son armée.

»Le costume des notables de chaque village, dont les habitans sont placés sous la juridiction d'un évêque, est riche et à la fois pittoresque. Il consiste en une pelisse flottante, un turban de diverses couleurs, dont un bout ordinairement teint en pourpre, retombe avec grâce sur l'épaule, et une ceinture de soie rouge toute chargée d'un véritable arsenal de Khandjers et de pistolets à pommeaux d'argent.

»Les maronites sont, on le sait, de très-fervens catholiques; néanmoins les offices se chantent chez eux en langue syriaque, et presque tous les prêtres sont mariés. Les évêques seuls, le patriarche et les moines, vivent dans le célibat. Le pape est obligé de tolérer cette grave infraction à la discipline romaine. Il a dans le Liban un légat chargé de confirmer la nomination du patriarche par les évêques. Ce légat habite l'hiver le monastère d'Antoura et l'été celui de Kanobin qui est le chef-lieu ecclésiastique de l'église maronite.

»Près de deux cents couvens renfermant environ vingt-cinq mille moines, hérissent les chaînes de la montagne. Mais ces moines sont plutôt de laborieux cultivateurs réunis en communauté pour défricher quelques coins de terre déserte, que de paresseux cénobites traînant une existence molle et honteuse, dans la pratique de l'aumône et de la prière. Entre eux et les religieux du mont St.-Bernard, il y a deux points de ressemblance incontestables: l'utilité et la charité.»

ITALIE.

On mande de Rome, le 4 avril:

«S. A. R. le prince Luitpold de Bavière a quitté cette ville ce matin, après y avoir fait un séjour de quatre mois.

»La grand'-duchesse douairière de Toscane et l'archiduc Auguste ont rendu visite aujourd'hui, au pape, au Vatican.

»Un fonctionnaire public du Chili a engagé 200 prêtres, exilés de l'Espagne, à se rendre au Chili et à Buénos-Ayres. Par les longues guerres, il y a une telle pénurie de prêtres que beaucoup d'églises, on n'a pu depuis long-temps, célébrer le sacrifice divin.

»Le bruit court que Mgr. Amici, rayé de la liste des prélats, comme on l'a annoncé précédemment, a reçu l'ordre de quitter pour toujours Rome et les Etats Romains.»

RUSSIE.

On écrit de St.-Pétersbourg, le 9 avril:

«Afin de faire apprécier quelle a été la proportion de l'é-

---

de cette beauté italienne qui consiste dans des yeux ardens, dans un nez renversé et dans une barbe et des cheveux noirs. Il était bâti comme un Hercule.

Lorsqu'il entendit ouvrir la porte, ses rugissemens redoublèrent; mais à peine, en soulevant la tête, ses regards eurent-ils rencontré ceux du baron, que ses cris de rage se changèrent en cris de douleur, qui bientôt eux-mêmes dégénérèrent en plaintes. Le baron s'approcha de lui, et lui demanda ce qu'il avait fait pour qu'on l'attachât ainsi. Il répondit qu'on lui avait enlevé Angélique, et que alors il avait voulu assommer Médor. Le pauvre diable se figurait qu'il était Roland, et malheureusement, comme son patron, sa folie était une folie furieuse.

Le baron le tranquillisa tout doucement, lui assurant qu'Angélique avait été enlevée malgré elle, mais qu'à la première occasion elle s'échapperait des mains de ses ravisseurs pour venir le rejoindre. Peu à peu cette promesse, renouvelée d'une voix pleine de persuasion, calma l'amant désolé, qui demanda alors au baron de le détacher; celui-ci lui fit donner sa parole d'honneur qu'il ne chercherait pas à profiter de sa liberté pour courir après Angélique; le fou la lui donna de la meilleure foi du monde, alors le baron délia les boucles qui l'attachaient et lui enleva sa camisole de force, tout en le plaignant sur le malheur qui venait de lui arriver; cette sympathie à des malheurs imaginaires eut son effet, quoique libre, le fou n'essaya pas même de se lever, mais seulement s'assit sur son lit; bientôt ses plaintes dégénérèrent en gémissemens, et ceux-ci en sanglots, mais, malgré ses sanglots, pas une larme ne sortait de ses yeux, depuis un an qu'il était dans l'établissement.

Le baron avait fait tout ce qu'il avait pu pour le faire pleurer; il n'avait jamais pu y réussir. Il comptait un jour lui annoncer la mort d'Angélique, et le faire assister à l'enterrement d'un mannequin; il espérait que cette dernière crise lui briserait le cœur et qu'il finirait enfin par pleurer. S'il désespérait, M. Pisani ne doutait plus de sa guérison.

Dans la chambre en face était un autre fou furieux, que deux gardiens balançaient dans un hamac, où il était attaché; à travers les barreaux de sa fenêtre il avait vu ses camarades se promener dans le jardin, et il voulait aller se promener avec eux; mais comme à sa dernière sortie il avait failli assommer un fou mélancolique, qui ne fait de mal à personne, et se promène ordinairement en ramassant les feuilles sèches qu'il trouve dans son chemin et qu'il rapporte précieusement dans sa cellule pour en composer un herbier, on s'était opposé à son désir, ce qui l'avait mis dans une telle colère qu'on avait été obligé de le lier dans son hamac; ce qui est la seconde mesure de répression, la première étant l'emprisonnement, la troisième le gilet de force; en outre il était frénétique, faisait tout ce qu'il pouvait pour mordre ses gardiens et poussait des cris de possédé.

— Eh bien! lui demanda le baron en entrant, qu'a-t-il? Nous sommes donc bien méchant, aujourd'hui?

Le fou reconnut le baron, ce passa des hurlemens à de petits cris pareils à ceux d'un enfant qui pleure.

— On ne veut pas me laisser aller jouer, dit-il; on ne veut pas me laisser aller jouer...

— Et pourquoi veux-tu aller jouer?

— Je m'ennuie ici, je m'ennuie! Et il se remit à vagir comme un poupard.

— Au fait, dit le baron Pisani, tu ne dois pas t'amuser, attaché comme cela. Attends! attends!... et il le détacha.

— Ah! fit le fou en sautant à terre et en étendant ses bras et ses jambes, ah! maintenant, je veux aller jouer.

— C'est impossible, dit le baron, parce que la dernière fois qu'on te l'a permis, tu as été méchant.

— Alors, que vais-je donc faire? demanda le fou.

— Ecoute, reprit le baron, pour te distraire un instant, veux-tu danser la tarentelle.

— Ah! oui, la tarentelle.

— Ah! oui, la tarentelle, s'écria le fou avec un accent joyeux dans lequel il ne restait pas la moindre trace de sa colère passée, la tarentelle.

— Allez lui chercher Teresa et Gaetano, dit le baron Pisani en s'adressant à l'un des gardiens; puis, se retournant vers nous: Teresa, continua-t-il, est une folle furieuse, et Gaetano est un ancien maître de guitare qui est devenu fou. C'est le ménétrier de l'établissement.

Un instant après, nous vîmes arriver Teresa; deux hommes la portaient, et elle faisait d'incroyables efforts pour s'échapper de leurs mains: Gaetano la suivait gravement avec sa guitaire, mais sans que personne eût besoin de l'accompagner, car sa folie était des plus inoffensives. Mais à peine Teresa eut-elle aperçu le baron qu'elle courut dans ses bras en l'appelant son père; puis, l'entraînant dans un coin de la cellule, elle se mit à lui raconter tout bas les tracasseries qu'on lui avait faites depuis le matin.

— C'est bien, mon enfant, c'est bien, dit le baron; j'ai appris tout cela à l'instant même, voilà pourquoi j'ai voulu te récompenser, en te donnant un instant d'agrément: veux-tu danser la tarentelle?

— Ah! oui, ah! oui, la tarentelle! s'écria la jeune fille, en allant se placer devant son danseur, qui, depuis un instant, s'était déjà mis en mouvement, et qui pelotait tout seul, tandis que Gaetano accordait son instrument.

— Allons, Gaetano; allons, presto, presto, dit le baron.

— Un instant, Votre Majesté, il faut que l'instrument soit d'accord.

— Il me croit le roi de Naples, reprit le baron; il eût été trop fier pour entrer au service d'un particulier; mais je l'ai fait premier musicien de ma chapelle, je lui ai donné le titre de Chambellan, je l'ai décoré du grand cordon de Saint-Janvier, de sorte qu'il est fort satisfait. Si vous lui parlez, ayez la bonté de l'appeler Excellence. — Eh bien! *maestro*, où en sommes-nous?

— Voilà, Votre Majesté, dit le musicien, en commençant l'air de la tarentelle.

J'ai déjà dit l'effet magique de cet air sur les Siciliens, mais jamais n'avais vu un résultat pareil à celui qu'il opéra sur les deux fous: figures se déridèrent à l'instant même, ils firent claquer leurs doigts comme des castagnettes, et ils commencèrent une danse dont le rhythme pressa de plus en plus la mesure. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient en sueur tous deux, et n'en continuaient pas moins, suivant la mesure toujours plus pressée, avec une justesse étonnante. Enfin, l'homme tomba le premier, épuisé de fatigue. Cinq minutes après, la femme se coucha à son tour; on mit l'homme sur son lit et on emporta la femme dans sa chambre. Le baron Pisani répondait d'eux pour vingt-quatre heures. Quant au guitariste, on l'envoya dans le jardin faire les délices de la société.

M. le baron Pisani nous fit alors passer dans une grande salle qui, par hasard, il fait mauvais, ses malades se promènent; cette salle est pleine de fleurs, et ses murs étaient couverts de fresques représentant presque toutes des sujets bouffons. C'est là surtout que le bonhomme connaît à fond le genre de folie de chacun de ses pensionnaires; il les étudie les plus curieux; il les prend par dessous le bras, les conduit tantôt devant une fresque, tantôt devant une autre, et les explique à ses malades ou se les fait expliquer par eux. Une de ces fresques représentait le gentil paladin Astolfe, allant chercher dans la lune la fiole qui contient la raison de Roland. Je demandai alors au baron comment il avait pu placer dans une maison de fous un tableau qui fait allusion à cette folie. Ne dites pas trop de mal de cette fresque, répondit le baron, elle a guéri dix-sept.

Outre les fleurs placées dans les embrâsures de ses fenêtres et les fresques peintes sur ses murailles, cette salle contenait un certain nombre de tambours à tapisserie, de métiers de tisserand et de rouets. Chacun de ces instrumens portait quelque ouvrage commencé. Une des premières règles de la maison est le travail; quiconque ne connaît aucun métier, bêche la terre, tire de l'eau aux pompes, coupe du bois. Les dimanches et les jours de fête, ceux qui veulent se reposent, dansent, jouent à la balle ou se balancent sur des escarpolettes, le baron prétendant qu'une occupation quelconque est un des meilleurs remèdes à la folie, et qu'il faut toujours que les fous travaillent, qu'ils se fatiguent le corps ou s'occupent l'esprit; l'exercice, dit-il, est pour lui. Proportion gardée, il guérit un nombre d'aliénés plus grand que ceux que guérissent les médecins qui appliquent à leurs malades le traitement ordinaire.

(*La suite à un prochain numéro.*)

...moment par les ports de la Mer-Noire, comparativement aux autres produits nationaux, nous donnons ici un comparatif du commerce de ces ports, pour les cinq années 1836 à 1840 :

	Tchetwerts.	Valeur en roubles assignations.	Exportation d'autres produits. Roubles assignat.
	1,410,006.	21,150,090.	25,194,984.
	1,568,654.	28,03[illegible]13[illegible].	25,[illegible]24,093.
	2,[illegible]91,617.	31,2[illegible]7,48[illegible].	25,[illegible]19,211.
	2,648,667.	56,946,440.	28,072,986.
	1,706,653.	36,440,[illegible]37.	28,332,668.
	9,765,597.	179,828,598.	128,543,842.

AUTRICHE.

...mande de Vienne, le 11 avril :

...A. I. le gouverneur-général de la Galicie, feld-maréchal duc Ferdinand d'Este, est parti pour la Haute-Italie, accompagné de son neveu, le prince Ferdinand de Modène.

...chargé d'affaires français à Madrid, M. Pageot, envoyé...rement à Londres, vient également d'arriver ici en mission ...dinaire. On dit que cette mission se rattache au mariage ...eine Isabelle d'Espagne. »

BAVIÈRE.

...mande de Munich, le 18 avril :

...nouvelles de Vérone annoncent que S. M. le roi y est ..., en parfaite santé, dans la soirée du 6, et que le lende... le monarque a continué son voyage.

...ingénieurs bavarois chargés de la direction de la cons...on du chemin de fer d'Augsbourg à Nuremberg, sont déjà ... à Augsbourg, venant de Nuremberg. »

DANEMARCK.

...ne lettre de Copenhague, en date du 8 avril, mande :

...un nombre suffisant de voyageurs se fait inscrire, un na...nois de 500 tonneaux, qui sera lancé en juin, entrepren...sous la protection de S. M. le roi de Danemarck, un voyage ... du monde avec des passagers. Il sera prêt à mettre à la ...Korsot le 1er octobre prochain, naviguera pendant deux ...débarquera ensuite les passagers dans un port danois. Il ...bien armé et commandé par un officier de la marine da... Voici son itinéraire : Portsmouth, Madère, Rio, Buénos-..., Valparaiso, Lima, Guayaquil, les îles Sandwich, les ...ques, Manille et, suivant les circonstances, par la Chine, ...peut-être Ceylan, le continent des Indes-Orientales, l'île ...rance ou Madagascar, le Cap, Ste-Hélène, les Açores, si le ...le permet, et retour en Europe. On peut se faire inscrire, ...u 20 juin, chez Prétorius à Copenhague, ou chez Sleumen ...bourg, moyennant 5000 marcs banco; on n'aura plus à ...à bord que le vin et les spiritueux. »

ALLEMAGNE.

...écrit de Cœthen, le 11 avril :

...la maison ducale d'Anhalt a conféré la grand'-croix de l'or... Albert l'Ours, au comte de Munch-Bellinghausen, ministre ... au service impérial d'Autriche, et président de la Diète ...mique. »

ESPAGNE.

...ne lettre de Madrid, à la date du 2 avril, dans la *Gazette d'Etat de Prusse*, s'exprime comme suit :

...assure d'une manière positive que l'ambassadeur anglais, ...ston, n'avait pas prévu les grandes difficultés que devait ...naître la conclusion d'un traité de commerce avec l'Espa... qui consistent dans l'opposition des provinces de la Cata... Les dépêches qu'il envoyait à son gouvernement auraient, ...effet, fait croire que ce point si important de la politique an...se, pouvait désormais être considéré comme atteint. A pré..., l'ambassadeur serait complétement désillusionné et aurait ...claré aux membres du cabinet espagnol, que l'Angleterre ...bientôt convaincue que les promesses que lui avaient faites ...progressistes espagnols de récompenser l'appui qu'ils obte...ent d'elle, par de justes concessions, n'étaient que des paroles ...mes et que le cabinet anglais, pour obtenir au moins quelque chose, serait forcé de se tourner du côté des modérés, ...lesquels aucune tentative n'aurait encore été faite. Les mi...tres d'Espartero n'avaient pas encore entendu un semblable ...gage dans la bouche d'un diplomate anglais. Ils auraient ré...pondu là-dessus que la commission instituée par eux pour l'exa... de cette question, avait été d'avis de permettre l'introduc... de plusieurs classes de cotonnades, moyennant un droit ...cteur, assez élevé à la vérité, et que les Cortès étaient dis...sées à adopter cette proposition. Mais la création d'un pareil ...re satisfait nullement les exigences du gouvernement an...ais, car plus tard, d'autres Cortès pourraient, en vertu de ...pouvoir législatif, renverser ce qui a été établi par celle-ci ; ...que les traités de commerce sont obligatoires, jusqu'à ce ...mutuel consentement les dissolve. »

ANGLETERRE.

...duc de Sussex a été nommé par S. M., gouverneur du châ...de Windsor, en remplacement de lord Munster, décédé.

...Le 16 avril, un conseil de cabinet a été tenu au *Foreign-...*

...Les *Times* révoque en doute la chûte de Ghuznée, qu'on ...annoncée dans une lettre de Bombay, en date du 1er mars. ...au des Indes on n'avait reçu aucune dépêche qui fît ...la chûte de cette place. Il résulterait du *Delhi Akbar* du ...ier, qu'il existe une route plus facile pour se rendre des ...dans l'Afghanistan, que la gorge dangereuse connue sous ...*Khyber Pass*. Ce serait une route entre cette gorge et ...Il paraît que les conducteurs des bagages de la bri... sous les ordres du colonel Wyld, qui avaient vainement ...à forcer la gorge de Khyber, se sont séparés, dans la ba... du corps d'armée principal, qu'ils ont perdu leur chemin, ...se sont trouvés à Lalpoorah, sans passer par le défilé. ...Lalpoorah est situé entre la gorge de Khyber et ...

...écrit de Woolwich, le 15 avril :

...Les frégates de S. M., déjà construites, va être munie ...nouvelles machines à vapeur, dans le but d'accélérer sa marche, lors qu'il s'agira de transporter de nombreux corps de troupes sur divers points du globe, où leurs services pourraient être réclamés, et spécialement dans des moments critiques. On dit que c'est la frégate *Pénélope*, de 42 canons, mouillée à Chatham, qui sera la première équipée de cette manière. »

— Les nouvelles de Maurice sont du 9 janvier. Le gouverneur, sir Lionel Smith, y est mort, le 2, à l'âge de 64 ans. Ce haut fonctionnaire est vivement regretté à cause de son esprit conciliateur et de son administration impartiale.

— Il vient de se former à Londres, une Association Française de Bienfaisance. M. le maréchal Soult ayant eu connaissance des statuts de cette Société, a daigné inscrire son nom parmi ceux des fondateurs. Le baron de Rigny a souscrit pour mille francs.

— Les journaux continuent à être remplis de détails sur l'embarquement de troupes pour les Indes. On compte parmi ces troupes un grand nombre de volontaires.

FRANCE.

On écrit de Paris, en date du 17 avril :

La cour ira, dans les premiers jours de mai, habiter Neuilly.

— On lit dans le *Messager* :

Il résulte des états comparatifs des recettes de l'exercice 1842 avec celles des exercices de 1840 et 1841, publiés par l'administration, que le mouvement ascensionnel des revenus indirects s'est bien maintenu dans le premier trimestre de cette année.

L'augmentation, pour les mois de janvier, février et mars 1842, rapprochés des mêmes mois des années précédentes, est de 12,449,000 fr. comparativement à l'exercice 1840, et de 13,088,000 comparativement à l'exercice 1841.

Cette augmentation porte principalement sur les branches du revenu public qui constatent le mieux un salutaire mouvement dans les transactions et l'activité des capitaux, tels que droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèques, droits de timbre, droits de douane, navigation, etc.

Les droits de douane et de navigation, seuls, donnent pour ces trois premiers mois, une augmention de 4,131,000 fr. comparativement à 1841, et de 5,022,000 fr. comparativement à 1840.

Les autres objets sur lesquels l'amélioration de cette partie du revenu public s'est surtout fait sentir, sont, entr'autres, le droit des sels, perçu à l'extraction sur les côtes et à l'intérieur, les sucres des colonies et le sucre indigène, les voitures publiques, les tabacs, les poudres, etc.

En janvier 1841, il y avait eu diminution dans les revenus indirects de l'état, à cause des événemens qui avaient marqué la fin de 1840; l'augmentation n'avait pas tardé à reparaître en février et mars.

En 1842, l'augmentation a été soutenue : elle s'est élevée comparativement à 1841, de 3,004,000 francs pour janvier, 4,504,000 fr. pour février, et 4,590,000 fr. pour mars. — Total pour le trimestre 13,088,000 fr.

Ces faits et ces chiffres répondent suffisamment aux journaux qui s'efforcent de nier le mouvement de prospérité imprimé au pays par le gouvernement de juillet. Ils témoignent du succès obtenu par le zèle et l'esprit d'ordre qui animent l'administration.

— M. le lieutenant-général comte d'Hautpoul vient d'être désigné pour commander les troupes qui se réuniront au camp de St-Omer, et qui de là se joindront à celui de Châlons dans le courant de septembre.

M. le général d'Hautpoul aura sous ses ordres les 4e, 11e, 17e et 55e de ligne, un régiment d'infanterie légère, un bataillon de chasseurs à pied, une brigade de cavalerie légère, et en artillerie, génie, etc., ce qui sera nécessaire au complément de ce petit corps d'armée.

— L'affaire du duel entre M. Lacrosse, député, et M. Granier de Cassagnac est venue, devant le tribunal de police correctionnelle, audience du 16. Le tribunal, après avoir entendu, d'une part, M. le procureur du roi et l'avocat de M. Granier sur quelques circonstances accessoires de la cause, de l'autre, quelques explications de MM. Lacrosse et Cassagnac, a renvoyé l'affaire à quinzaine pour être plaidée au fond.

— Le paquebot le *Pharamond*, parti d'Alger le 10, est arrivé à Marseille le 13.

Différens bruits couraient à Alger au moment du départ du *Pharamond*. Les uns disaient qu'Abd-el-Kader avait été pris, les autres que ce n'était pas Abd-el-Kader qui avait été fait prisonnier par le général Lamorcière, mais bien son Kalifa chéri, le plus intrépide de ses lieutenans; enfin, on assurait que le chef arabe se trouvait simplement cerné. Tous ces bruits n'avaient aucune consistance.

On était sans nouvelles à Alger sur l'expédition dirigée M. le gouverneur-général dans la plaine allant à Cherchell. Le personnel de l'administration des places de Médéah et de Miliana était à Blidah, attendant le retour du gouverneur. Chaque soir on apercevait de Blidah les feux des bivouacs s'éloignant de plus en plus.

Le général Bugeaud était allé à Cherchell d'où il devait repartir le 9.

Une secousse assez violente de tremblement de terre s'est fait sentir à Alger dans la nuit du 9 au 10.

BELGIQUE.

On lit dans le *Commerce Belge* :

M. Vandenhove, qui vient de périr dans l'Escaut à Anvers, était âgé de 66 ans, décoré de la croix de Fer, chevalier de l'ordre Léopold. Il fut membre de la seconde Chambre des États-Généraux, et bourgmestre de la ville de Diest, de 1820 à 1830. Après la révolution belge, M. Vandenhove fut nommé membre du Congrès national ainsi que de la Chambre des représentans; en 1832, il fut nommé commissaire-général de la commission des monnaies; il était membre de plusieurs Sociétés.

M. Vandenhove est le quatrième représentant qui meurt violemment depuis les 24 articles. M. Dolcaet a été frappé à la tribune. M. Lesointre a été trouvé mort dans son lit; M. Basen s'est tué d'un coup de pistolet, M. Vandenhove s'est jeté à l'eau.

M. Vandenhove est le second député de Louvain qui périt par un suicide dans le cours de la présente session.

— Nous annonçons avec plaisir que les affaires de M. Van den Nest ont été complétement liquidées ce matin, et tous les créanciers satisfaits. Cette liquidation n'a pu présenter le moindre déficit, à laisse, au contraire, des valeurs importantes aux héritiers de l'homme honorable qui a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Ainsi, l'acte de désespoir qui plonge une famille dans le chagrin, ne peut être attribué à des pertes de Bourse auxquelles la victime n'aurait pu faire face.

Nous extrayons d'un journal belge l'article suivant :

Expulsion de M. Borremans de France.

L'ancien colonel Borremans qui avait été impliqué dans l'affaire du complot *Cuchen et consors* et qui avait été mis hors de cause par la chambre des mises en accusation, habitait depuis quelque temps Paris.

Le *Messager de Gand* publie la pièce suivante qu'il a reçue de Paris et qui enjoint au colonel Borremans de quitter Paris dans les 24 heures et de se retirer hors de France :

Nous conseiller-d'état, préfet de police,

Vu la décision de M. le ministre de l'intérieur qui prescrit d'expulser le nommé Elskens, ex-colonel au service de la Belgique, aussi appelé Borremans, du territoire français, où sa présence est de nature à troubler l'ordre et la tranquillité publique;

Et en vertu de l'Art. 7 de la loi du 28 vendémiaire an VI;

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Ledit sieur Elskens, dit Borremans, est tenu de quitter Paris dans les 24 heures, après notification des présentes, et de sortir de France dans le plus bref délai. Défense lui est faite de rentrer à l'avenir sous les peines de droit.

Toutes mesures seront prises pour assurer l'exécution de cette disposition.

Fait à Paris, le 8 avril 1842.

Le conseiller-d'état, préfet de police,
Signé, G. Delessert.

En marge est écrit ce qui suit :
Approuvé le 10 avril 1842.

Le ministre de l'intérieur,
Signé, Ducatel.

Pour ampliation conforme :

Le secrétaire-général de la préfecture de police,
Malleval.

VARIÉTÉS.

Mœurs et Avenir de la Société

ANGLO HINDOUE.

(*Suite et fin.* — Voir notre n° d'hier.)

Ainsi, pendant que les missionnaires chrétiens de toutes les communions traduisent la Bible en hindoustani et répandent leurs pamphlets religieux, le caractère du peuple envahisseur, se révélant aux indigènes sous ses couleurs les plus dures, s'oppose à toute confiance, à toute estime, à toute assimilation réelle. Nos Français, quelque latitude qu'ils aillent habiter, font aimer la facile et simple aménité de leur commerce, mais, faute de persévérance et de stabilité, ne réussissent à conserver aucune puissance et à consolider aucune force politique. Les Anglais, dont les coutumes individuelles et l'égoïsme étroit inspirent la haine ou le mépris aux populations, trouvent dans les habitudes vigoureuses d'une politique inflexible, dans les traditions d'une aristocratie qui sait gouverner, les conditions et les éléments d'une domination que rien ne peut encore détruire ou affaiblir. Ils se font à la permanence; ils croient à la durée, et le temps, ce grand maître, fait son œuvre. Les femmes, lien universel et premier symbole de civilisation, accomplissent ce que n'ont pu achever les missionnaires, les guerriers, les administrateurs, les statisticiens, les stratégistes, les législateurs.

Le grand fait, aussi simple que fécond que l'on doit signaler, c'est la fusion des races et des races les plus hostiles. Les hommes graves ne devineraient pas quel est le lien caché et se trouve contenu l'avenir réel de l'Hindoustan. Écoutez bonnement, dit miss Roberts avec beaucoup de raison, le théâtre des marionnettes (*kat poutlie nautch*, théâtre des danseurs de bois). Là, enfans indigènes et anglais sont confondus de la manière la plus pittoresque et la plus significative. La face de ces petits personnages de bois qui obéissent aux impulsions d'une main adroite, les petits Hindous, le front noir, l'œil noir, les bras ornés de cercles et d'anneaux de cuivre, crient : *Wah! wah!* prapo! bravo! et tout à côté d'eux les petits Anglais à la peau blanche, au teint rose, reposent entre les bras de leurs nourrices aux longs voiles et aux flottantes draperies. Ces fils d'Anglo-Hindous, auxquels on n'apprend les premiers mots d'anglais qu'à cinq ou six ans, et qui expriment en hindoustani leurs premiers sentimens, leurs premiers désirs, leurs premières pensées, ne seront jamais des Anglais véritables, mais des Hindous d'une caste nouvelle. La mère anglaise, qui joue avec son enfant, apprend de lui la langue du pays, et, par un renversement singulier de toutes les traditions, c'est l'enfant qui devient le professeur [illegible] à parler anglais, mais c'est pour lui [illegible] comme le latin pour nos fils; une prononciation brève, gutturale, saccadée, désagréable, le distingue toujours des véritables Bretons. S'il appartient à une famille honorable, on lui donne des maîtres de latin et de grec, et souvent il connaît mieux les écrivains classiques de la Grande-Bretagne, de Rome et d'Athènes, que le meilleur élève d'Oxford. Mais toutes ces connaissances tombent par lui de l'érudition pure; le véritable fonds de son savoir intime, c'est l'hindoustani.

Cette race nouvelle, que l'on ne peut regarder ni comme britannique, ni comme hindoue, pullule, s'accroît, s'étend, et la plus grande partie reste dans l'Inde, où elle épouse des filles du pays, faute de ressources suffisantes pour aller en Europe, ou de crédit pour s'y établir. Les filles [illegible] musique et le dessin, talens fort estimés dans une contrée de luxe et d'indolence; les hommes, déjà [illegible] génés par la connaissance approfondie [illegible] à des Musulmanes ou à des [illegible] lien des races. Les descendantes des [illegible] quables par la singularité et le luxe exagéré du costume plutôt que par la beauté et la grâce, épousent volontiers des officiers anglais, qui, d'ailleurs, ne recherchent pas ces unions. Les Arméniennes, d'une beauté éclatante, forment une classe tout-à-fait distinguée, qui joint aux arts de l'Europe la connaissance des usages de l'Asie; rien n'est plus curieux que de les voir et de les entendre, vêtues comme à Paris, chantant des airs hindous et s'accompagnant au piano. Il est facile toutefois de con-

prendre quel mélange bizarre doit résulter de cette vaste et multiple fusion.

Ces unions nombreuses entre les Mahométans, les Hindous et les Anglais ont commencé l'affaissement des préjugés asiatiques. Le célèbre colonel Gardiner a contracté un de ces mariages, ou plutôt une de ces unions romanesques; car il est difficile de déterminer au juste quelle espèce de cérémonie religieuse ou civile peut consacrer les liens formés entre un gentilhomme anglais de bonne famille et une beauté musulmane. Toutefois, cette union passe pour légitime et engage sérieusement les deux parties. Le colonel servait dans les troupes du mahratte Holkar, lorsque la guerre éclata entre ce chef et l'Angleterre. Holkar essaya de retenir à sa solde, par l'intimidation et par les promesses, un officier qu'il estimait. Il le fit attacher à la gueule d'un canon, comme le pratiquent souvent les barbares dans leurs jours de colère, et ne put réussir à faire marcher le colonel contre ses concitoyens. Toujours escorté par des soldats mahrattes, un jour que Gardiner se trouvait avec eux sur les escarpemens d'un roc, il mesura de l'œil, dit le colonel Tod, l'abîme qui était à sa droite, et s'écriant: *Bismillah!* s'élança d'une hauteur de près de cinquante pieds. Il se releva, courut vers le Gange, s'y jeta, et, voyant que son escorte venait de choisir une route plus commode et s'apprêtait à descendre vers la rivière et à le poursuivre, il resta dans l'eau, caché sous des joncs et ne laissant passer que sa tête, de manière à ne pas être aperçu. Les Mahrattes, en effet, traversèrent le fleuve sans le voir; reprenant sa course vers la rive opposée, Gardiner ne tarda pas à se réfugier dans le camp anglais. Après une carrière militaire très-honorable et très-brillante, il devint épris de la sœur d'un Rajah mahométan, pénétra dans le sanctuaire du *zenanah*, et enleva celle qu'il aimait. Le colonel vit encore, entouré de considération; ses filles, élevées dans la religion mahométane par leur mère, qui jouit du rang et des honneurs princiers, comptent parmi les meilleurs partis de la Péninsule. Quelque jour, la gazette de Calcutta ou de Bombay nous apprendra que les jeunes *begums*, filles du colonel Gardiner, ont épousé en légitime mariage le fils d'un prêtre écossais ou d'un Rajah musulman, d'un Visir persan ou d'un directeur de la Compagnie des Indes.

Ainsi vont s'affaiblissant et se nuançant les vieilles mœurs orientales. Les cérémonies publiques autrefois les plus suivies par les Hindous, et qui excitaient le plus d'intérêt, commencent, dit l'*Oriental Herald*, à être dédaignées. Beaucoup de Brahmanes, naguère attachés aux temples, ont pris du service chez les Européens. Ce peuple fataliste, voyant les villes sacrées rester décidément au pouvoir des infidèles, perd toute confiance dans l'avenir de ses idoles. Le christianisme n'y gagne guère; mais le brahmanisme et le bouddhisme s'éteignent. Les Anglais se déforment, et les Hindous cessent de pratiquer leurs rites. Ils essaient même d'emprunter à l'Europe quelques-unes de ses mœurs, souvent, il est vrai, comme les Otahitiens, nos habits et nos chapeaux, pour en faire un usage aussi incomplet que baroque. On sert en général, chez les princes de l'Hindoustan qui veulent traiter leurs hôtes à l'européenne, le thé et le café parfaitement *froids*. Miss Roberts raconte qu'un Anglais qui se trouvait placé à table à côté d'elle chez le roi d'Aoude, avait eu soin d'apporter un réchaud à esprit de vin et un vase. Son *khitmoudgar* avait caché la théière sous le fauteuil destiné à l'Anglais, et ce convive, plus barbare que le roi barbare, non-seulement faisait bouillir son eau et infuser son thé sur la table même du roi, mais distribuait à ses voisins l'eau qui devait réchauffer leur breuvrage. Le *nawaub* nominal du Bengale, qui vient de mourir, croyait se conformer à la politesse de l'Europe en saluant toutes les dames qu'il rencontrait dans les chemins, connues ou inconnues de lui. Déjà l'appartement des femmes n'est plus fermé aux artistes. *Sommerset House* possédait, il y a deux ans, le portrait de la femme favorite ou sultane du roi d'Aoude, œuvre de M. George Beechy, peintre ordinaire de ce monarque, et qui a succédé à M. Home dans ces attributions assez nouvelles pour une cour asiatique. Le même roi d'Aoudé, un de ces petits princes qui ont soustrait leur principauté à la domination immédiate des Anglais, mais qui n'en obéissent pas moins, se plaît à recevoir des femmes anglaises à sa cour. Il les invite à déjeûner, et, lorsqu'il est question de procéder à la cérémonie du *haâr*, ou de la guirlande, que le roi fait tomber sur le col des convives, c'est un grand embarras pour ce monarque: les chapeaux et les voiles s'opposent à ce qu'il s'acquitte de son œuvre courtoise avec la décence convenable. Dans les audiences qu'il donne aux dames anglaises, il fait déposer devant elles, par des esclaves, des corbeilles remplies de fleurs magnifiques, des tissus de cachemire à faire envie à la plus élégante, des étoffes brodées, des colliers, des anneaux et des boucles d'oreilles splendides. Telle est la galanterie asiatique, et elle en vaut une autre. Les rêves les plus chers sont réalisés; les complimens orientaux, répétés à voix haute par les ministres du roi d'Aoûde, assurent aux belles Anglaises que le royaume entier du monarque est à leur disposition, qu'elles sont le soleil et la lune, et que leur éclat, effacé celui des pierres précieuses qu'on les supplie d'accepter. Hélas! cette illusion dure peu. A peine les hymnes orientaux sont-ils achevés, qu'un officier du gouvernement anglais, un *tchouprassie*, enlève les séduisantes merveilles qui parlaient au cœur de l'Européenne, et les reporte dans les appartemens intérieurs de Sa Majesté. C'est le supplice de Tantale. Une loi, dont le gouvernement ne s'écarte jamais, prohibe toute espèce de présent, ou *nouzzour*, fait par les autorités hindoustaniques aux habitans anglais; et chaque jour la demeure du résident est assiégée par les sollicitations de jeunes dames qui réclament vainement en leur faveur personnelle une exception qui, disent-elles, ne tirera pas à conséquence.

Le résultat de ces observations est, selon nous, la double et inévitable destruction qui s'opérera dans un temps donné et qui transforme déjà le caractère anglais et le caractère hindou, associés et hostiles l'un à l'autre, incompatibles dans leur intégrité, et qui ne peuvent se fondre qu'en se détruisant. Donner à ses enfans l'éducation anglaise, quand on habite l'Hindoustan, est impossible; les envoyer à Londres est fort coûteux et peu favorable aux liens de parenté et à l'attachement mutuel. La plupart des familles enrichies qui désirent revoir l'Angleterre se hâtent de marier leurs filles au premier venu, indigène ou chrétien, et ces dernières, fatiguées d'une vie aride qui ne leur offre ni les consolations ni les plaisirs du foyer domestique, s'empressent d'accepter un établissement quelconque. On se marie avec une précipitation comique. «A peine, dit miss Roberts, l'arrivée d'une jeune personne est-elle annoncée, qu'elle reçoit, même sur la route, des messagers qui arrêtent son palanquin et qui lui offrent la main de messieurs tels et tels. On a vu des épouseurs forcenés franchir une centaine de lieues, dans l'espoir de ramener une femme, et ne pas réussir dans leur projet. Le club des *Jawbaubs*, ou l'armée des célibataires malgré eux, plaisanterie du cru et toute particulière à la société anglo-indienne, est encore aujourd'hui fort considérable. Les seules filles à marier dont la beauté soit rehaussée de quelques avantages de fortune appartiennent à la race demi-noire, mêlée de sang arménien ou portugais, petites-filles ou arrière-petites-filles des anciens commerçans qui fondèrent le pouvoir de la Compagnie. Belles, mais sans éducation, prononçant mal l'anglais, déplaçant l'accent des mots et employant des locutions barbares; elles sont négligées, malgré les avantages de leur situation, pour de véritables Anglaises de race, les unes, qui arrivent de Londres, sachant barbouiller les aquarelles d'un album et clapoter sur un piano, les autres orphelines légitimes ou illégitimes d'officiers et employés morts au service de la Compagnie. Cette dernière classe, extrêmement nombreuse, remplit toute une maison à Kidderpore, véritable réservoir de filles à marier, très-embarrassées d'elles-mêmes malgré la rareté de cette espèce de denrée, car les seules fiancées désirables aux yeux des Anglais sont celles qui viennent d'un pensionnat britannique.»

Mais ce célibat même des Anglais et des Anglaises, célibat qui a ses graves inconvéniens quant à la morale, aboutit à une fécondité illégitime qui augmente démesurément la classe des *half-castes*, des métis ou *eurésiens*, comme les Anglo-Hindous qualifient les produits mêlés des deux races. Vrais enfans du pays, ils ne ressemblent ni par le teint, ni par les mœurs, à leurs pères ou à leurs mères. Ils n'ont point les préjugés de caste, et ne partagent pas le stupide mépris des Anglais pour les Hindous. Pendant que le fanatisme religieux s'éteint, pendant que les idées anglaises perdent leur crudité, cette nation nouvelle prend la peine de naître et s'empare de l'avenir. Le mépris dont on l'a long-temps accablée cède enfin à l'ascendant d'une beauté très-remarquable qui distingue les *eurésiennes*. Ces *darkeyed beauties* sont admises même dans les bals du gouvernement, et y font grande sensation. La plupart se marient à des Anglais, et la grande œuvre de conciliation s'opère. En définitive, les mariages mixtes sont assez nombreux, et l'on peut citer ceux de la célèbre begum *Soumrou*, altération du nom allemand *Sommers*, du colonel Charnock avec une veuve hiddoue, et beaucoup d'autres. La cour de cette princesse Soumrou est toute composée d'Européens, la plupart, il est vrai, aventuriers assez équivoques; mais qui enfin transmettent à cette lointaine Asie les mœurs de nos latitudes. Un voyageur, étonné d'entendre un grand seigneur hindou, attaché à cette princesse, parler anglais avec un accent plutôt irlandais qu'oriental, apprit de lui qu'il était fils d'un exilé irlandais, compromis dans les nombreuses conspirations des *White Boys*. La fusion s'annonce de toutes parts. Les enfans ne prononcent et ne parlent plus l'anglais véritable; les liens de patrie et de famille sont déjà brisés. Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore dans cette situation que dans celle de l'Amérique-Septentrionale. Quel que soit le nombre des Anglais qui abandonnent leur pays pour l'Hindoustan, rien n'arrêtera cette transformation, puisque la force et la nécessité transformatrice résident dans le nouveau pays qui reçoit les émigrans. En voyant une foule de figures calmes et pâles, le front entouré de turbans et le sein enveloppé dans leur mousseline blanche, écouter les plaintes de Hamlet et les fureurs d'Othello, on ne peut nier qu'un lien ne se forme entre les descendans de ces deux races qui s'annullent mutuellement. Certes, parmi toutes les transformations inévitables dont le monde où nous sommes est le théâtre éternel, il n'en est point de plus intéressante que celle qui se prépare de ce côté; changement d'autant plus curieux qu'il est naïf, qu'il échappe aux prévisions de toutes les théories, qu'il n'est réglé par aucune constitution faite à l'avance, et que je ne sache pas un publiciste qui, dans ses vues civilisatrices et dans ses réglemens à l'usage du genre humain, se soit avisé d'y songer.

ANNONCES.

Magasin de Coutellerie anglaise,

A PRIX FIXE.

B. DOWNEND, Fabricant d'Angleterre, a ouvert un nouveau Magasin de Coutellerie anglaise assortissant en Couteaux de Table, Canifs, Ciseaux, Rasoirs, etc. etc., il s'y trouvent aussi des Services à Thé et Café, des Cabarets, etc., en Métal Britannique connu pour conserver toujours sa couleur et sa beauté; des Cuillers et Fourchettes, Porte-Crayons, Cuillers à Thé, à Liqueur, etc., en Argent britannique, des Mouchettes et Porte-Mouchettes, Tire-Bouchons, Ciseaux à tailler les fleurs et les arbres, des Cisoires Pompes, Marteaux pour les Messieurs, Aiguilles anglaises à coudre et à broder, Dés, Plumes d'Acier de la meilleure qualité à 1 fl. et 1 fl. 50 c. la boîte de 144 pièces, aussi par douzaine et par carte; des Machines pour aiguiser les couteaux de table, et beaucoup d'autres articles sortant de la Fabrique anglaise; Pots à nettoyer les articles de composition ou l'argentarie, à 40 cts. le pot.

Il recommande ses nouveaux Rasoirs en acier fin à 1 fl. 50 c. la pièce, garantis comme étant tout ce que l'on peut désirer en fait de Rasoirs; Cuirs de Rasoirs à tout prix.

Il repasse et aiguise les Rasoirs, Couteaux, etc., à juste prix, et se recommande à la bienveillance du public.

Le Magasin est placé rue dite *Eerste Wagenstraat*, N° 62 à La Haye.

L'épouse Downend,

Fille de MOONENS PHILIPPART, a l'honneur de prévenir les Dames qu'elle vient de recevoir de Paris les *Nouvelles Modes*, consistant en un grand assortiment de *Pélerines*, et *Cols brodés*, *forme Cardinal* avec et sans entre-deux en Valenciennes; *Guimpes*, *Schals*, *Modesties*, *Bonnets* de mousseline brodés, *Mouchoirs* de Fantaisie brodés, de différens prix; un grand assortiment de brodées et en dentelles, et d'autres Nouveautés dont le détail serait trop long.

Elle se recommande à la bienveillance des Dames qui voudront l'honorer de leur confiance.

Nouveaux Instrumens de Musique Militaire

GAMBARO ET AI

A PARIS,

adoptés dans l'armée française, au Conservatoire, au grand Opéra. Bugles à 3 pistons nouvelle forme, A. B. C. E., 100 fr.; Cor à 2 et 16 tons 180 fr., à 3 pistons et ses tons, 200 fr.; Cornet à 2 et 3 tons 75 fr., à 3 pistons 100 fr.; Trombonne Alto et Tenor à 3 pistons; Flûte Bœhm, exposition 1839 perfectionnée, 400 fr. et en général les instrumens ordinaires tels que: Clarinettes, Flûtes, Cornets, Trombonne à coulisse, modèle du Conservatoire, Cimbales, Timballes, etc., etc. Demander franco les tarifs et prix qui seront envoyés affranchis.

Journal de musique militaire, de fanfares avec parties obligées pour tous les instrumens modernes, — Grand assortiment d'harmonie militaire, quadrilles, etc.

Société des Bateaux à Vapeur d'Amsterdam.

SERVICE ENTRE AMSTERDAM ET HAMBOURG,

EN CORRESPONDANCE DE LUBECK ET ST.-PÉTERSBOURG.

Traversée: 30 heures.

Départs { d'Amsterdam les 5, 10, 15, 20, 25 et 30. / d'Hambourg les 5, 10, 15, 20, 25 et 30. } de chaque

Cours des Fonds Publics.

BOURSE D'AMSTERDAM DU 18 AVRIL.

PAYS-BAS.	Int.	Cours du 16 avril.	Cours du 18 avril. Fluctuations.	
Dette active	5		de 101 1/4	à 101 3/8
d° d°	2½	52 5/16	» 52 5/16	» 52 1/8
d° différée			» 61/64	» —
Billets de chance.		—	» 26 3/8	» —
Syndicat.	4½	—	» 93 5/16	» 93 1/4
d°	3½	—	» 77 3/4	» 77 7/8
Société de Commerce	4½	156 3/8	156 1/4	» —
d° d° nouvelle	4½		» —	» —
Emprunt de 1836	4	—	» —	» —
d° des Indes.	5	—	» 99 1/8	» 99 3/16
RUSSIE.				
Ob. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	» 105 3/4	» —
d° d° 1828 & 1829	5		» 105 3/4	» 105 7/8
Insc. au G. L.	6		» 69 1/16	» —
Certific. au d°	6	—	» —	» —
d° à Hambourg	5	—	» —	» —
d° à Londres 1822.	6	—	» —	» —
d° inscript. 1831/33.	5	—	» 98 3/4	» —
Emprunt de 1840.	4	—	» 89 3/4	» —
PRUSSE.				
Oblig. à Londres 1830	4	—	» —	» —
Act. Lot. de 50 Rix	f	—	» —	» —
ESPAGNE.				
Perp. ém. Amsterdam	5	—	» —	» —
d° à Londres	3	—	» —	» —
Passive.	5	—	» —	» —
Dette différée à Paris		—	» —	» —
Deffered		—	» —	» —
Ardouin	5	20 5/16	» 19 15/16	» 20
AUTRICHE.				
Oblig. Goll & Comp.	4	—	» —	» —
d° métalliques.	5	—	» 106 7/8	» —
d° d°	2½	—	» —	» —
NAPLES.				
Certif. à Amsterdam	5	—	» —	» —
d° à Naples.	5	—	» —	» —
d° à Londres.	5	—	» —	» —
DANEMARCK.				
Obl. à Londres.	3	—	» —	» —
ANGLETERRE.				
Cons. Ann.	3	—	» —	» —
FRANCE, Jouer au G. L.	3	—	» —	» —
POLOGNE. Act. 1835	f	—	» —	» —
BRÉSIL. Cons. Ann.	5	—	» 69	» 69 1/4
MEXIQUE. d° d°	5	—	» —	» —
COLOMBIE. emp. 1824.	6	—	» —	» —
PÉROU. d° d°	6	—	» —	» —
PORTUGAL.				
Oblig. à Londres.	3	—	» —	» —

BOURSE D'ANVERS DU 18 AVRIL.

	fut.	
Métalliques	5	111
Naples	5	—
Ardouin	5	19 7/8
Dette différée, anc.		—
Dito nouv.		—
Passive.	5	5 3/4
Lots de Hesse		25 1/2

Cours après la Bourse (2 3/4 heures).

Ardouin 19 3/4 A.

BOURSE DE VIENNE DU 11 AVRIL.

Métalliques, 5 %	107 3/16	Lots de 1834.	
Dito, 4 %	100	Actions de la Banque	
Dito 3 %	—		

BOURSE DE LONDRES DU 16 AVRIL.

Cons. 3 %	91 3/8, 1/2 P.
Holl. dette act. 2 1/2 %	52 3/8, 1/2
Dito dito 5 %	100 3/4, 1/2
Dito Emprunt 1837, 5 %	98
Espagne	24 1/8
Portug. (nouv.)	37, 38 3/4
Russes	—

Le prix de l'abonnement est de 26 florins par an ou 7 florins par trimestre pour La Haye, et de 30 florins par an ou 8 florins par trimestre pour les autres villes du royaume. On s'abonne au bureau *Petit Marché-aux-Herbes*, section E., N° 370, ainsi que chez tous les libraires et directeurs de postes du royaume. M. AUGUSTE DE VIGNY, directeur de correspondance à Paris, rue des *Fils-St.-Thomas* (*Place de la Bourse*), n° 6, est seul chargé des *Abonnemens* et *Annonces* pour la France.

IMPRIMERIE DE A. D. SCHINKEL.